

Revue de la presse

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **106 (1961)**

Heft 1

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Opérations aéroportées de 1941

L'ATTAQUE ALLEMANDE DE CORINTHE
par le lieutenant-colonel MERGLEN ¹

« A une époque — écrit non sans raison l'auteur au début de cet article — où le déclenchement d'une grande guerre atomique semble de plus en plus improbable, mais où la lutte subversive continue et où s'annonce une série de conflits limités sur des territoires caractérisés par de grandes surfaces, il peut être intéressant de réfléchir sur l'opération aéroportée allemande du 26 avril 1941 en Grèce, de part et d'autre du canal de Corinthe. » ² Cette affaire est peu connue.

Avant de s'engager en Russie, l'Allemagne veut s'assurer d'objectifs politiques, économiques et militaires en Europe centrale. L'invasion de la Yougoslavie et de la Grèce est décidée et sa date fixée au 6 avril 1941.

L'Angleterre avait promis son aide à la Grèce et elle avait envoyé la force « W » du général Wilson qui comprenait une division néo-zélandaise, une division australienne ³ et une brigade blindée (régiment).

A notre avis, le lieutenant-colonel Merglen donne une image inexacte de la situation générale et surtout de l'effort militaire hellénique, qui fut, on s'en souvient, héroïque, lorsqu'il écrit : « Quant à l'armée grecque, quoique inférieure aux Italiens, elle ne pouvait que repousser ceux-ci (?!) sans participer encore, *sauf avec quelques éléments*, à la bataille contre les Allemands. » En effet, l'auteur laisse dans l'oubli les trois divisions grecques qui tenaient la Ligne Metaxas, au nord et à l'est de Salonique, et gardaient la frontière encore plus à l'est, et les trois autres divisions qui agissaient en liaison avec

¹ *Revue historique de l'armée*, 16^e année, numéro 2, éditée par le Ministère des Armées, Paris.

² Les lecteurs qui possèdent encore dans leurs archives de service les cahiers « Enseignements de la guerre », y trouveront dans le numéro 5, page 20, un croquis, numéro 4, qui illustre parfaitement ce compte rendu.

³ Le *Deuxième conflit mondial*, Edition G. P. 80, rue Saint-Lazare, Paris, parle de 2 divisions australiennes.

les troupes britanniques. On ne peut parler de *quelques éléments* engagés contre les Allemands quand il s'agit de six unités d'armée ¹.

Mais c'est l'attaque de l'isthme de Corinthe (26 avril) qui nous intéresse. A ce moment-là, il n'y avait plus de résistance grecque organisée et la force « W », d'entente avec le gouvernement hellénique (la décision est du 19 avril), se retirait, couverte par des arrières-gardes, pour se rembarquer, dans les nuits du 24/25 au 28/29, sur des plages de part et d'autre d'Athènes et sur les rives est et sud du Péloponnèse.

Pour parvenir aux trois plages qu'ils avaient choisies dans cette presqu'île, il n'existait pour les Britanniques qu'une seule voie de communication : l'isthme de Corinthe qui n'a que 5 km. de largeur et qui est coupé par le canal du même nom — large de 25 m., profond de 8 m., praticable aux navires de 5000 tonnes — et qui est enjambé par un pont, route et voie ferrée, d'une cinquantaine de mètres de longueur.

L'« Isthmus Force » — deux compagnies d'infanterie, les chenillettes d'un bataillon, deux escadrons de chars n'ayant plus que trois engins blindés, des éléments du génie et une DCA, de trois canons de 94 mm., deux de 76,2 mm. et seize Bofors de 40 mm., étirée le long de la route — assurait la défense terrestre et aérienne du passage.

Si l'importance de ce point, comme on vient de le voir, n'avait pas échappé aux Anglais, de leur côté les Allemands s'étaient rendu compte de l'intérêt qu'il y avait à couper, à cet endroit, un des axes de repli de leur adversaire par une opération aéroportée.

Hitler s'était réservé la décision d'une action de ce genre. Pourtant il était bien loin du front et l'on conçoit que ce procédé impliquait le risque de manquer le moment opportun. Ce fut en effet ce qui se produisit : stratégiquement, l'opération arriva trop tard ; cependant, du point de vue tactique elle réussit et l'auteur nous le montre fort bien. Mais n'anticipons pas.

La conception de l'attaque était simple : des pionniers du génie atterrieraient en planeurs de part et d'autre du pont pour en empêcher la destruction, tandis que le 2^e régiment de parachutistes du colonel Sturm (un nom prédestiné !) s'abattrait avec un bataillon de chaque côté du canal, coifferait le travail des pionniers et tiendrait une tête de pont. Ce corps de troupes était renforcé par un détachement de transmissions, une compagnie du génie, une batterie d'artillerie et une compagnie sanitaire. L'aviation fournirait : préparation, appui, transport et ravitaillement.

¹ Mentionnons encore, pour mémoire, les 14 divisions grecques de l'Armée d'Albanie, face aux Italiens.

Voyons l'exécution : Des attaques aériennes, à J-2 et J-1, avaient préparé l'opération. Le jour J (26 avril), dès 0600, par un temps très clair, un bombardement de haute altitude fit démasquer la DCA anglaise. C'est ce qu'attendaient une centaine d'avions qui ne tardèrent pas à la prendre à partie, en l'attaquant en piqué, et qui la détruisirent en moins d'une demi-heure. Ce furent ensuite les avions de transport qui, par vagues de trois appareils, surgirent dès 0700 et d'où les parachutistes sautèrent d'une altitude de 120 mètres. Puis le 1^{er} bataillon au nord, le 2^e au sud s'emparaient de leurs têtes de pont.

Mais alors que les pionniers désamorçaient la charge de l'ouvrage miné, deux jeunes capitaines anglais, embusqués et camouflés à une distance de 150 mètres, la firent sauter en quelques coups de fusil ; pont et pionniers allemands furent volatilisés.

Cependant, une heure plus tard, l'affaire était liquidée par les deux bataillons paras, tandis que la compagnie de sapeurs construisait un nouveau pont, pouvant supporter une charge de 8 tonnes, qui sera terminé le jour même.

Enfin, les parachutistes progressaient vers Corinthe et ils s'emparaient du terrain d'aviation où les avions allemands atterrissaient peu après.

Le lendemain, un élément de la 5^e Panzerdivision rejoignait le 2^e régiment paras, franchissait le pont et reprenait la poursuite des Britanniques en direction du sud du Péloponnèse.

L'auteur relève que si le succès local fut indéniable, le but stratégique, par contre, ne fut pas atteint. L'opération était trop tardive. Plus de vingt-quatre mille Anglais avaient déjà échappé par le pont et le général Wilson, lui-même, l'avait passé quelques heures avant l'attaque.

Compte tenu de la supériorité aérienne dont jouissaient les Allemands, le « délai d'isolement » de la tête de pont aurait pu, sans inconvénient, être beaucoup plus long et l'opération déclenchée deux à trois jours plus tôt.

L'un des enseignements majeurs de cette affaire de Corinthe, dit le lieutenant-colonel Merglen, est le « caractère terrestre » des aéroportés : ce sont des combattants *terrestres* transportés par voie aérienne.

D'autre part, si les Allemands avaient bien saisi les caractéristiques d'un emploi plutôt *stratégique* des aéroportés : surprise, attaque au loin, au cœur du territoire ennemi (exemples : Norvège, Hollande, Crète), les Anglo-Saxons ont eu un penchant net en faveur de leur engagement en soutien *tactique* des efforts principaux terrestres.

Le premier procédé est plus rentable que le deuxième et il trouve bien son emploi à notre époque de conflits subversifs et de guerres limitées.

Bien illustrée, pourvue de bonnes cartes, l'étude que nous avons tenté de résumer est d'un très vif intérêt.

* * *

Dans le même numéro de la *Revue historique de l'armée* et faisant suite à l'article dont nous rendons compte ci-dessus, on trouve une très bonne étude de A. Golaz sur *La conquête de la Crète* par les Allemands (mai 1941), opération aéroportée également, mais mieux connue que celle de Corinthe, peut-être parce que d'une plus grande ampleur.

MFT

Cavalerie « à cheval »

Les numéros de décembre 1960 et de janvier 1961 de l'intéressante revue officielle de l'Armée française, 5/5 *Forces Françaises*, donnent, sous les titres de *Cavaliers sans burnous* et de *Le mors aux troussees*, un aperçu abondamment illustré de l'emploi de la cavalerie « à cheval » en Algérie, dans un terrain comparable à celui de nos Préalpes et de notre Jura.

Au moment où les Chambres fédérales viennent de décider le maintien de la cavalerie, il ne semble pas sans intérêt d'attirer l'attention de nos officiers sur ces articles, singulièrement sur l'emploi de cette arme dans les opérations en Afrique du Nord.

Il va de soi qu'il s'agit là-bas d'une guerre particulière, de guerre révolutionnaire, et que l'Armée française n'a devant elle que de la « poussière ».

Mais le relief montagneux, qui offre ravins, grottes, refuges souvent difficiles à déceler et dans des endroits peu accessibles aux chars et aux véhicules, est cependant, répétons-le, comparable à celui de bien des régions de notre pays.

Quand il faut passer au peigne fin un terrain montueux, coupé, couvert, qu'il s'agisse d'exploration, de découverte ou de nettoyage — missions qui existent aussi, relevons-le, dans la grande guerre — on assiste, dans ce terrain-là, à la revanche du cheval sur le blindé.

Evidemment, la plus noble conquête de l'homme est éminemment vulnérable à l'arme atomique car on ne peut guère la mettre à couvert,

l'enterrer. Cependant, il n'y a pas que ce genre de guerre, et nous le constatons depuis Nagasaki !

Bien sûr qu'il faut souvent que le cavalier mette pied à terre et qu'il use ses bottes sur les mêmes pistes et les mêmes cailloux que le fantassin.



D'autre part, le « cavalier monté » ne joue pas le rôle de « coup de poing » mais, en cas d'accrochage ou s'il repère des éléments suspects, il tente de fixer l'ennemi jusqu'à l'arrivée de renforts alertés par radio. Il fait donc, le plus souvent, office de « tête chercheuse » et, dans cette tâche, en terrain couvert et coupé, il se montre particulièrement efficace grâce à sa mobilité. En une matinée, un détachement de cavalerie fouille un secteur qu'une compagnie d'infanterie aurait de la peine à « ratisser » en une journée entière.

En Algérie, comme on le savait déjà, il a fallu « reconverter » à cheval certains éléments mécanisés et créer d'autres formations montées. Sans prétendre généraliser, disons que l'on y rencontre, par endroits, ce que nous avions dans l'Organisation des troupes de 1936 : une cavalerie divisionnaire ou même d'armée, et des pelotons détachés à l'infanterie, avec cependant la différence, à propos de ces derniers, que la « reine des batailles » les organise et les instruit elle-même, ce qui n'était pas le cas chez nous.

Mft
